

Les années

60

## APPROCHES SÉMIOLOGIQUES

**Herman Parret<sup>1</sup>**

Les sciences humaines, dans les années soixante, sont toutes marquées par le *structuralisme* qui s'impose vers cette époque avec force comme une méthodologie, voire une épistémologie généralisée. "Structural" est le prédicat qui suggère à cette époque le sérieux, le systématique et l'exhaustif (contre l'impressionnisme d'une approche descriptive, intuitive, taxinomique). La psychanalyse lacanienne est dite "structurale", tout comme l'anthropologie de Lévi-Strauss, la philosophie de Foucault, la linguistique de Benveniste, la sémiotique de Greimas, l'analyse littéraire et sociologique de Barthes. C'est bien en 1966 que Greimas publie *Sémantique structurale*, qui se trouve à l'origine de la sémiotique de l'*École de Paris* (paradoxalement, puisque le livre se présente, au niveau de son titre, comme une "sémantique"). Le terme de "sémiotique" est en concurrence avec celui de "sémiologie". Greimas préfère parler de "sémiotique" pour insister ainsi sur la scientificité de l'entreprise : la sémiotique, pour

---

<sup>1</sup> Professeur à la Katholieke Universiteit Leuven, Nationaal Fonds voor Wetenschappelijk Onderzoek.

l'*École de Paris*, est en effet un véritable *projet scientifique*. La "sémiologie" est laissée entre les mains des analystes de la communication et du message, comme Mounin, qui, pour Greimas, ne seront jamais capables d'aucune reconstruction déductive, d'aucune exhaustivité, d'aucune formalisation. Il est vrai que le structuralisme dans les sciences humaines était calqué essentiellement sur le structuralisme *en linguistique*. C'est bien le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure qui sert de tremplin aux structuralismes en vogue dans les années soixante. Les sémioticiens de l'*École de Paris*, autour de Algirdas J. Greimas, interprètent et appliquent le *Cours* de Saussure surtout à travers la lecture que l'*École de Copenhague*, en premier lieu Louis Hjelmslev, en a proposée. Il y a, en effet, dans l'histoire de la linguistique structurale, deux tendances de lecture du *Cours* : l'*École de Copenhague*, plus formaliste, plus algébriste, plus reconstructive, et l'*École de Prague*, autour de Roman Jakobson, plus fonctionnaliste, plus "empirique", plus impressionnée par la variation et le changement des langues, par le processus compliqué de la communication interpersonnelle et interlinguistique. Quoiqu'il en soit, la sémiotique de l'*École de Paris* –celle qui domine dans les années soixante– s'inscrit plutôt dans le courant formaliste du structuralisme linguistique, et l'héritage saussurien est transmis aux sémioticiens plutôt par l'intermédiaire de la "glossématique" de Louis Hjelmslev, le grand linguiste danois, dont les textes sont traduits en français précisément dans les années soixante.

Les sémioticiens, à partir de *Sémantique structurale* de 1966 et convaincus de leur supériorité épistémologique, vont en fait mener un double combat. D'une part, contre le *fonctionnalisme* (Mounin en sémantique, Martinet en phonologie, Jakobson en théorie générale du langage) qui, par nature, est plus à l'aise dans le domaine de la communication, et d'autre part, contre *l'autre sémiotique*, celle qui prend son origine dans les écrits de Charles Sanders Peirce, la sémiotique développée dans les pays anglo-saxons mais condamnée par l'*École de Paris* pour son spéculativisme et son positivisme. Il faut également noter que la sémiotique de l'École de Greimas est bien ambitieuse –illicitement selon certains– puisqu'elle proclame d'exercer, en tant que théorie générale du *sens*, une fonction de contrôle évaluative, voire de "subversion" épistémologique à l'égard de toutes les sciences sociales. La sémiotique, dans le programme ambitieux de Greimas, est une *méta-discipline* qui ne doit se justifier

que devant elle-même... Les années soixante sont ainsi marquées par un certain triomphalisme en sémiotique, et par une ambition démesurée qui ne tardera pas à être démasquée une dizaine d'années plus tard (entre autres, par l'ensemble des pragmatiques).

## 1. Quelques lignes de force de la sémiotique dans les années soixante

### Le geste structuraliste, le geste phénoménologique, le geste narratologique

Le *sens* est un *univers immanent* qui n'a que peu à faire avec le monde "réel", les pratiques observables et empiriques, la vie des êtres humains, parlants et sociaux. La *semiosis* est, en fait, un ensemble clos d'objets et de procédures "idéaux", reconstruits à partir de modèles qui génèrent déductivement et axiomatiquement toutes les positions possibles. Le réductionnisme de cette option épistémologique est assumé, puisque, si l'on suit Greimas et ses disciples, ce n'est que cette option qui nous met en état de projeter une méthodologie satisfaisante. Cette méthodologie pleinement scientifique consistera à organiser les individus en *classes*, à isoler des *invariants* dans un domaine de variation, à localiser le plein sens des entités dans la *relation* qu'elles entretiennent avec d'autres entités. Une unité n'est qu'un *terme* du système, nous enseignait déjà de Saussure, et ce terme-là ne signifie qu'en tant que *différence*. Cette méthodologie qui donne des privilèges certains à l'invariance, la relation et la différence, ne nous éloigne de la réalité concrète de la vie individuelle et sociale que provisoirement. Hjelmslev, tout comme Greimas après lui, est conscient que cette mise entre parenthèses du concret ne peut être que méthodologique : c'est qu'il faut revenir au concret, pour l'analyser et le comprendre, avec cette "grille" axiomatique, avec ce métalangage puissant et autoconsistant, et déterminer avec précision ce qui est "scientifiquement réel".

Il faut ajouter pourtant que ce geste structuraliste et immanentiste est contrebalancé, d'une certaine façon, par ce qu'on pourrait appeler le "geste phénoménologique" de la sémiotique des années soixante. La *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty était un ouvrage très apprécié parmi les sémioticiens de cette époque. La thèse de primat de la perception était pleinement acceptée et développée par

le Greimas de la *Sémantique structurale*. La *différence* qui oppose, contraste ou contrarie les termes du système, n'est pas de l'ordre 0/1 mais plutôt de l'ordre *noir vs blanc*. La différence fondatrice est perceptuelle, et c'est ainsi que le soi-disant algébrisme des sémioticiens de l'*École de Paris* est en fait soutenu par un certain "biologisme" où, évidemment, "vivre" équivaut à "percevoir". La perception est enchâssée dans une *sensibilité* plus générale qui combine l'activité sensorielle (des cinq sens, avec leurs synesthésies) avec l'activité imaginative. C'est précisément par le biais de cette sensibilité générale que la sémiotique a pu s'ouvrir sur le large domaine des émotions et des passions humaines, comme je l'indiquerai plus loin.

Plus englobant encore est le "geste narratologique" de la sémiotique des années soixante. L'intérêt des structuralistes pour le *récit* est constant, et il suffit d'évoquer Dumézil et Lévi-Strauss à ce propos, tout comme Greimas lui-même qui publiera sur le mythe lithuanien et le récit fictionnel. La redécouverte de la *Morphologie du conte* de Propp inspire tout un développement théorique concernant le statut narratif de n'importe quelle constellation du sens. La sémiotique de l'*École de Paris* est une *syntaxe narrative*, et tout domaine de sens est un *programme narratif* : le programme induit des performances qui transforment des états de fait dans d'autres états de fait, et ces performances sont effectuées par des *actants* porteurs d'une certaine programmation. Il est intéressant de noter que cette extension du statut narratologique ne se limite pas à des domaines de *discours* ou de *textes* (mythes, textes littéraires, récits populaires) mais s'étend à n'importe quel produit culturel ou phénomène social. C'est ainsi qu'une œuvre d'art, une pièce de musique, mais également la ville urbanisée et le comportement social sont des programmes narratifs dont le développement est parfaitement réglé et canonique.

L'élaboration de la *syntaxe narrative* a été de prime importance pour la sémiotique structurale et il convient d'ajouter quelques spécifications à ce propos. Notons que "syntaxe", au sens de l'*École de Paris*, ne signifie pas ce que le terme signifie dans les grammaires classiques jusqu'à la grammaire transformationnelle de Chomsky. L'origine du terme doit être retracée dans la narratologie de Wladimir Propp qui utilise le terme de "schème narratif". Ce schème narratif offre une succession canonique de *fonctions* organisées comme des *programmes* d'action performés par des *sujets syntaxiques*. Un sujet syntaxique, selon Greimas, n'est pas un sujet grammatical

(normalement présent sous la forme de la déictique de la personne) et n'a donc aucun rapport intrinsèque avec une expression linguistique ou discursive quelconque. Le sujet syntaxique, dans la syntaxe narrative, est un "nœud subjectif", porteur d'un programme narratif, c'est le moteur subjectif des fonctions organisées comme un programme d'action. La confrontation des sujets au cours de la réalisation de ces programmes est toujours et nécessairement *polémico-contractuelle*. Un contrat peut être compris comme la mise en œuvre d'une intersubjectivité qui "modifie" le statut même des sujets concernés. Ce contrat peut être unilatéral quand un sujet fait une proposition et que l'autre sujet s'engage également dans cette proposition ; mais, plus intensément, le contrat est réciproque ou bilatéral quand les engagements sont de l'initiative des deux contractants. L'*échange* est sans doute la relation polémico-contractuelle la plus neutre et la moins "dramatique". D'autres typologies sont possibles. On pourrait éventuellement distinguer le contrat *fiduciaire* (où l'échange présuppose que les contractants sont assurés de la *valeur* de l'objet qui va circuler dans l'échange) et le contrat *véridictoire* (où le statut véridictoire de la phrase-valeur qui circule, est accepté par les deux contractants). On voit que cette syntaxe narrative ouvre de larges perspectives sur des types d'échange particulièrement intéressants comme la *séduction* et la *manipulation*. C'est ainsi que la manipulation peut être définie comme une action d'un sujet sur un autre qui est essentiellement faire-faire (une action) ou faire-croire (une croyance). La *sanction pragmatique* ou *cognitive* est alors corrélative à la manipulation : la sanction, de la part du co-sujet est pragmatique dans le cas d'un faire-faire manipulateur, et cognitive dans le cas d'un faire-croire manipulateur. La sémiotique s'est efforcé dans les années soixante et plus tard de reconstruire aussi systématiquement que possible toute une typologie des manipulations, directement applicable dans les sciences psycho-sociales.

Cette même syntaxe narrative reconstruit donc le sujet syntaxique comme une *compétence*. Ici encore, le terme de "compétence" est spécifique à la sémiotique style *École de Paris*. Il ne s'agit évidemment pas d'une compétence grammaticale, comme en parle Chomsky, ou d'une compétence communicative, terme cher aux philosophes de Francfort, mais d'une véritable *compétence modale*. La fin des années soixante, dans cette courte histoire de la sémiotique structurale, a été marquée par la découverte de l'échelle des *modalisations*. On connaît, encore une fois, de la grammaire, la

catégorie des termes modaux (essentiellement les verbes modaux). Le concept de *modalité* et de *modalisation* trouve éventuellement son inspiration dans la catégorie grammaticale de modalité et de modalisation, mais la portée de ces deux termes change considérablement. La *sémiotique modale* développe cette terminologie dans deux directions : d'une part, on dira qu'une grande variété de concaténations et de combinaisons *modales* définissent aussi bien le sujet performant (son programme d'action) que le sujet sanctionnant (le programme d'action du sujet performant) ; d'autre part la *sémiotique axiologique* va nous proposer toute une typologie de *valeurs* qui "modifient" ("colorent", si l'on veut) les objets et les conglomerats d'objets. C'est sans doute la sémiotique modale qui a pris l'essor le plus impressionnant. Cette sémiotique modale a abouti à une *théorie sémiotique des passions* : les passions dans les sujets, en effet, sont des concaténations modales qui "modifient" les performances pragmatiques et cognitives des sujets. La subjectivité peut être "modifiée" par des modalités *épistémiques* (le savoir, le croire) et par des modalités *erotétiques* (l'intention, le désir) qui s'appliquent à des intersubjectivités, dominées évidemment par des interrelations définies par le carré sémiotique : solidarité, opposition, contrariété, contradiction, ou selon une autre échelle : tension et détente, attraction et rejet.

Opposé à cette position "subjectiviste" de la sémiotique modale, on peut s'installer dans le pôle "objectiviste", celui de la sémiotique axiologique. L'analyse de la mythologie lithuanienne, que Greimas propose dans son *Des dieux et des hommes* (1985), illustre ce point de vue objectiviste d'une sémiotique axiologique. Les *valeurs* y semblent plutôt des propriétés objectives que l'on peut décrire et systématiser comme si elles sont totalement autonomes à l'égard des sujets performants. C'est peut-être ce qui fait la spécificité des mythes, et une telle hypostasie des valeurs "objectivées" serait sans doute impossible pour l'analyse d'autres types de discours, comme le discours poétique et fictionnel. *De l'imperfection* (1987, publication posthume) réinstalle alors un certain équilibre entre modalisation et axiologisation. C'est précisément dans ce dernier petit volume que Greimas semble fasciné par l'*aisthèsis*, par la complexité de la vie sensorielle des sujets performants. La sensibilité des sujets reçoit, dans cette fin de parcours du sémioticien le plus inspiré de l'*École de Paris*, une attention fine et subtile à laquelle je retournerai dans la seconde section de ce texte.

## Les deux options épistémologiques de la sémiotique structurale : l'émergence et la profondeur du sens

Les grandes options de *Sémantique structurale* (1966) ont été approfondies en toute continuité par Greimas dans *Du sens* (1970) et, plus systématiquement encore, dans *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979). Même si ces deux ouvrages sont plus tardifs, ils participent pleinement à l'ambiance des années soixante. Quelles sont les intuitions centrales de ces écrits fondateurs ? Il y en a deux à mon avis. D'une part, que le *sens* n'est jamais stabilisé mais est bien plutôt un *processus* : le sens émerge, et cette *émergence* ou cette *productivité* du sens n'existe qu'au niveau de sa propre *transposition*. D'autre part, que le sens se fait découvrir comme un *parcours génératif* où il faut distinguer des niveaux de *profondeur*. Ces deux propositions épistémologiques sont formulées à partir d'une certaine conception de la sémiotique : la sémiotique n'est pas la "science des signes", comme c'est le cas chez Peirce et chez de Saussure, mais la "science du sens". Le sens lui-même –terme que Greimas préfère à "signifié" et même à "signification"– est présent partout où il y a activité humaine, productivité sociale et culturelle, mais le "sens du sens" n'est pas à déterminer à partir d'une incarnation spécifique, d'un signifiant matériel (le signifiant discursif, les attitudes observables dans une société, les "systèmes de la mode", etc.). Le sens est structuré d'une façon sémantiquement autonome, et c'est ainsi que l'on peut retrouver les mêmes "structures profondes", invariables et universelles, dans un grand nombre de phénomènes apparemment hétérogènes.

On l'a dit : la sémiotique investit la *productivité* du sens. Greimas introduit ainsi un concept *transpositif* du sens : il n'y a de sens que dans sa transposition. L'existence du sens dépend de l'acte de l'appréhender, de le saisir : "la saisie du sens d'un objet sémiotique est logiquement nécessaire à la constitution du système des différences", "la forme de l'objet sémiotique (du discours, par exemple), *résulte* de l'*articulation* dans une opération de saisie". Il faut, par conséquent, passer à un niveau distinct d'*interprétation* pour qu'il y ait sens. Et l'épistémologie sémiotique a comme première tâche d'élaborer la *typologie des transpositions* du sens, à l'œuvre dans les diverses pratiques sémiotiques. La "gamme des transpositions" est large et variée : la description, la paraphrase, le

commentaire, l'analyse, la compréhension, l'interprétation, sont toutes des techniques transpositives, et ces types de transpositions sont spécifiques à certains types de pratiques discursives, culturelles et sociales. On l'aura déjà noté : même si la sémiotique "continentale" (style *École de Paris*) est une sémiotique du sens et non pas des signes, un certain rapprochement avec la sémiotique peircienne ("analytique", "anglo-saxonne") se profile : que l'action du signe, selon Peirce, est due à l'activité d'un *interprétant* me semble une thèse analogique à celle de Greimas : que le sens du sens n'existe que par la transposition du sens.

Même si les sémioticiens ne sont pas obligés de justifier continuellement leurs positions philosophiques, une épistémologie cohérente et assumée sera défendue par les esprits les plus spéculatifs d'entre eux. Il s'agit donc de l'épistémologie du sens transpositif et du parcours génératif. Il s'agit, en effet, de la pertinence, de la cohérence et de l'opérationnalité du modèle construit à partir de cette double option épistémologique. A l'opposé de la linguistique historique et descriptive d'avant le structuralisme, et, plus en général, à l'opposé de l'empirisme et du positivisme qui dominaient l'épistémologie des sciences jusque dans les années cinquante, la sémiotique "structurale" (style *École de Paris*) emploie un *modèle à niveaux de profondeur*. Les différents niveaux de profondeur sont organisés comme une "trajectoire générative". Je cite Greimas : " Nous utilisons l'expression "trajectoire générative" pour indiquer l'économie générale d'une théorie sémiotique (ou linguistique), c'est-à-dire pour indiquer la façon selon laquelle les composantes peuvent être organisées. Nous affirmons cela du point de vue de la *génération* ; puisque chaque objet sémiotique peut être défini à partir de son mode de production, nous postulons que les composantes entrent dans un processus qui les combine comme une *trajectoire* qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret" (A. J. Greimas et J. Courtès, *Dictionnaire*, 1979, p. 132). De la "profondeur" jusqu'à la "surface", on distingue canoniquement : une sémantique/syntaxe "fondamentale", une sémantique/syntaxe "narrative", et une grammaire discursive. La sémantique fondamentale contient la soi-disant "structure élémentaire de la signification" dont les éléments sont organisés en *carré sémiotique*, la structure des relations (contradiction, contrariété, opposition) qui prédétermine la possibilité même de toute émergence de sens.

Un mot de spécification sur la *grammaire discursive*, le niveau le plus “ superficiel ” de la trajectoire générative. Cette grammaire discursive contient les procédures de discursivisation des structures sémio-narratives résultant du niveau intermédiaire, la “ syntaxe narrative ”. “ Discursivisation ” signifie : l’ensemble des procédures de *mise en discours*. On est évidemment proche de la tâche de la linguistique discursive (et de la pragmatique linguistique, plus en général). Cette “ grammaire discursive ” n’a pas été le plus grand intérêt de la sémiotique structurale, et la description des procédures est restée sous-développée. Le *Dictionnaire* de Greimas-Courtès ne mentionne et ne développe que deux procédures de mise en discours : la *thématisation* et la *figurativisation*. La thématization est une procédure selon laquelle les valeurs actualisées dans la sémantique narrative (mais toujours paradigmatiquement), se *déploient* (syntagmatiquement), selon des degrés de concentration variés, sous la forme de “ thèmes ” d’un programme narratif. Cette thématization peut focaliser les sujets, les objets ou les fonctions de la syntaxe narrative, et “ se distribuer ” sur les diverses séquences de la surface discursive. La figurativisation rend la mise en discours plus complète, en ajoutant une certaine “ rhétorisation ” de la chaîne discursive. C’est à ce dernier niveau de “ réalisation ” du sens qu’apparaît l’illusion référentielle : le monde est présentifié avec des couleurs et des tonalités qui, en fait, sont les couleurs et les tonalités des discours. Cette figurativisation introduit ainsi la rhétorique et même l’esthétique dans la trajectoire générative, et, par conséquent, dans le processus de l’émergence du sens.

## 2. Que faire de l’héritage des approches sémiotiques des années soixante ?

La sémiotique de l’*École de Paris* n’offre pas vraiment une théorie de la communication, en distinction avec une certaine *sémiologie*, comme celle de Mounin et de Prieto, plus sensible au processus de communication. Pour Greimas, il y a d’abord *sens*, et ensuite négociation, échange du sens et de ses constellations dans des interactions dont l’interaction communicative n’est qu’une instance. Le modèle informationnel classique où un destinataire “ destine ” un message à un destinataire ne couvre pas, selon Greimas, la richesse sémantique des interactions discursives. Sur ce point, Greimas se

trouve plutôt en accord avec Chomsky. La communication, pour ces deux théoriciens du langage, n'est qu'un épiphénomène qui n'ajoute pas grand-chose à la " structure élémentaire de la signification ". Et, en tout cas, une science " exacte " des phénomènes de communication n'est pas à reconstruire. Il nous semble que ce bannissement de la communication en dehors de la sphère théorisable de la sémiotique, n'est plus acceptable aujourd'hui, et que, d'un certain point de vue, la sémiotique structurale, comme d'autres disciplines radicalement structuralistes, a perdu quelque peu sa pertinence en ce qu'elle n'est pas vraiment compatible avec certains développements dans les sciences humaines, surtout en psychologie et dans la large gamme des théories de la communication plus actuelles.

D'autre part, la sémiotique des années soixante a elle-même évolué. Il va de soi que la division du dynamisme scientifique en " décades " est une stratégie bien artificielle, et que les " années soixante " ne sont évidemment pas globalement mortes. Si la sémiotique a encore un rôle à jouer dans le concert des sciences sociales aujourd'hui, c'est qu'elle s'est développée depuis les années soixante dans de multiples directions et que sa portée s'est élargie considérablement. J'évoque trois de ces ouvertures qui ont permis à la sémiotique de se réactualiser : l'intérêt pour l'*énonciation*, une conceptualisation plus soutenue des *structures de base de l'acte de signifier*, et une *esthétisation* généralisée de la semiosis.

### **Discours, énonciation, subjectivité**

On l'a dit, c'est surtout la grammaire narrative qui a été élaborée dans le plus grand détail par les sémioticiens de l'*École de Paris*. C'est d'ailleurs la partie forte de la sémiotique, et c'est bien cette narratologie –et ses applications en analyse des textes et des discours– qui mérite toute reconnaissance. Greimas lui-même s'était essentiellement intéressé à la théorie du récit sous ses diverses incarnations et, bien que lexicologue de formation, son attention s'était détournée des aspects " superficiels ", purement linguistiques, des discours. On constate que la nouvelle génération des sémioticiens s'est considérablement intéressée au *discours* lui-même. Les sources d'inspiration et les modèles sont multiples : la philosophie analytique (la *ordinary language philosophy*), la pragmatique linguistique, la rhétorique, la logique informelle et " naturelle ", la théorie de

l'argumentation, la théorie des actes de langage (Austin, Searle), la "logique" conversationnelle (H. Paul Grice), toutes les variantes de l'analyse du discours (entre autres Halliday), l'ethnométhodologie (Gumperz, Garfinkel), et la "grammaire textuelle" (dans la tradition allemande et hollandaise), sont toutes des disciplines qui ont influencé le cours du développement de la sémiotique. On se rappelle que, dans le *Dictionnaire* de Greimas/Courtès, la soi-disant "grammaire discursive" était réduite à la thématization et la figurativisation. Une sensibilité plus globale pour le phénomène de l'*énonciation* s'est manifestée, ainsi que, plus en général, pour les *procédures de mise en discours*. Et la résistance traditionnelle des sémioticiens à l'égard de la rhétorique a été largement vaincue : la rhétorique n'est plus vue comme une pseudo-science des "ornements" du discours mais comme l'étude d'une certaine dialectique manifestant de profonds schémas du raisonnement humain. La réévaluation de la rhétorisation va de pair avec la réintroduction de la théorie de l'argumentation au cœur même de la grammaire discursive qui assimile en plus une "logique naturelle" (ou "logique informelle" des langues naturelles). L'étude des *modalisations*, mentionnée plus haut comme un certain aboutissement de la grammaire narrative en sémiotique, est devenue plutôt interdisciplinaire : la linguistique construit des théories grammaticales des modalités, essentiellement des verbes modaux, tandis que la logique modale fait des efforts considérables pour formaliser la large gamme des modalités marquant les différents types de propositions. Et même la théorie des actes de langage peut être dite une "pragmatique des modalités" puisque les actes de langage (requête, question, promesse, etc.) fonctionnent en fait comme des modalisations spécifiques dominées par une force illocutionnaire "modalisée".

C'est ainsi que l'étude des procédures de *mise en discours* est devenue à nouveau une priorité d'une sémiotique qui se laisse ainsi "pragmatiser". La mise en discours ou l'*énonciation* n'est plus considérée comme *imposé* a posteriori au sens –l'énonciation est vue aujourd'hui comme *constitutive* à l'égard du sens d'un objet sémiotique. On a déjà invoqué plusieurs fois les *modalisations* qui, sans aucun doute, sont des "marques" bien essentielles de la *subjectivité dans le discours* –syntagme introduit par Benveniste dans sa détermination de la "linguistique de l'énonciation". En effet, il s'agit plus, pour le sémioticien actuel, de dévoiler la *subjectivité* dans le langage que d'affronter le processus communicatif. Et de cette

subjectivité dans le langage, la *modalisation* et la *deixis* sont les “ marques ” les plus prononcées. Cette *deixis* n’est pas purement superficielle : la présence de pronoms personnels dans le discours, par exemple. Il y a une *deixis* trans-phrastique dont la portée est beaucoup plus puissante et étendue. Le *Je* dans une séquence discursive n’est pas seulement un pronom, mais une *voix* sous-jacente qui couvre de larges séquences discursives et, en plus, il y a plusieurs voix ou plusieurs *Je* à l’œuvre dans le discours – c’est ainsi qu’Oswald Ducrot a pu proposer le terme de *déictique polyphonique*. Ainsi, le *sujet énonçant* est au cœur de la productivité sémantique, et il n’y a aucun fragment discursif, voire aucun type de discours, qui n’est pas soumis à l’action d’un *sujet énonçant*. Ce sujet-là n’est pas un *actant*, au sens classique qui se retrouvait déjà dans la *Morphologie du conte* de Propp, c’est-à-dire un *rôle* ou une *fonction*, mais *Je/ici/maintenant modalisé*. Benveniste est à l’origine de cet élargissement de la sémiotique structurale et des sémioticiens “ de seconde génération ” de l’*École de Paris*, comme Jean-Claude Coquet, n’ont pas hésité d’évoquer ce nouveau projet sous le terme de *sémiotique subjectale*.

La “ pragmatization ” de la sémiotique se fait observer encore d’une autre façon. La théorie sémiotique s’ouvre dans la direction de la *praxéologie*, la théorie des actions. Le concept d’*action* a été élaboré en logique et en mathématique (Gonseth, von Wright), en psychologie (Piaget), en philosophie du langage (entre autres, en théorie des actes de langage). On disposait évidemment déjà en théorie sémiotique du couple *actant/acteur*. Si l’actant est une fonction, l’acteur est le sujet socio-historique et psychologique de l’action. Le système actoriel est souvent considéré comme un domaine de *motivations* “ matérialisant ” une structure actantielle logico-déductive sous-jacente. Toutefois, l’*homologation* de l’actant et de l’acteur reste un problème épistémologique et méthodologique difficile à résoudre. Comment une position schématique logico-narrative peut-elle être convertie dans une action “ praxéologique ” initiée par un sujet socio-historique et culturel ? Comment un actant, vide de toute détermination concrète et singularisée, peut-il être converti dans un être vivant et humain qui apparaît phénoménologiquement dans la série infinie de ses actions et interactions au cours de sa vie quotidienne ? Il s’agit en fait d’un problème plus large qui concerne le statut d’une éventuelle interdiscipline, la *sémiotique pragmatisée*. Greimas lui-même était vraiment sceptique en ce qui concerne ce type d’interdisciplinarité. La

pragmatique, en philosophie et en linguistique, souffre en tout cas, si l'on suit Greimas, de la maladie positiviste et de sa fascination pour la "logique référentielle". Mais cette accusation radicale est particulièrement datée, et la plupart des sémioticiens actuels, qu'ils soient de seconde ou de troisième génération, n'accepteraient plus cette exclusion de la pragmatique. Il va de soi que la "pragmatisation" de la sémiotique ne peut faire oublier ce qu'il en est de l'essence du projet sémiotique qui consiste précisément à redéfinir le soi-disant contexte (qu'il soit situationnel, psychologique ou socio-historique), c'est-à-dire le monde des référents, *comme un texte* ou *comme un discours*. On peut ainsi poser que la possibilité d'une pragmatisation de la sémiotique présuppose une certaine sémiotisation de la pragmatique...

### Conceptualiser la profondeur pour justifier la surface

L'idée que la trajectoire générative comporte une sémantique/syntaxe "profonde" était acquise dès la publication de *Sémantique structurale* en 1966. La structure élémentaire de la signification, qui y était projetée, était régie par une "logique" simple, celle du carré sémiotique où les quatre termes du carré se rapportent l'un à l'autre par des relations de solidarité, d'opposition, de contradiction et de contrariété. Cette grammaire soi-disant "profonde" n'a jamais fonctionné autrement que comme *métathéorie* de la grammaire narrative. Tout comme Freud évoque la "métapsychologie", la grammaire profonde en sémiotique ne livre qu'une certaine base systématisée de présuppositions théoriques. La sémiotique des années soixante faisait en effet des propositions métathéoriques que l'on peut classer en trois groupes. Un premier groupe évoquait des notions psychanalytiques, le second groupe les mathématiques, spécialement la théorie des catastrophes de René Thom, et le troisième groupe la philosophie transcendantale (Husserl et même Kant). La plupart des propositions métathéoriques s'efforcent de formuler la nature de l'*origine*, de la *source* de l'émergence du sens, et, comme dit plus haut, la sémiotique actuelle ne résiste plus à identifier cette origine ou cette source *comme subjective*. Dans la grammaire narrative, Greimas n'est jamais allé très loin puisqu'il emploie le terme de "sujet" pour indiquer un actant fonctionnel, en rapport, par présupposition, avec des co-sujets

et des anti-sujets. Les sujets et co-sujets modifient réciproquement leurs compétences modales. L'interaction est caractérisée par des conflits et des contrats. Toutefois, la question fondamentale à laquelle Greimas n'a jamais pu répondre était : comment expliquer le *dynamisme* des interactions ? Ou pour parler en termes plus figuratifs : où se situe la *source* des énergies déployées par les sujets interagissants ?

La catégorie *thymique* était introduite dans la " théorie standard " à la fin des années soixante pour expliquer ce dynamisme. Et Greimas/Courtès tentent une définition dans leur *Dictionnaire* : la catégorie thymique est employée pour articuler le sémantisme lié directement à la perception que les humains ont de leur propre corps. On voit que la catégorie thymique n'appartient plus à la sémiotique narrative puisqu'elle " explique " métathéoriquement le programme narratif des actants. Le thymique, en effet, est un concept de la " grammaire profonde ", et il n'est pas difficile de mettre en rapport le thymique avec la *perception* (surtout la perception de son propre corps, de ses plaisirs et de ses souffrances) au sens plutôt phénoménologique –on l'a dit : Merleau-Ponty est bien présent sur l'horizon du projet sémiotique. Plus en général, on note une grande " attraction pour les profondeurs " parmi les sémioticiens actuels. Psychanalyse, théorie des catastrophes, philosophie transcendante, ce sont bien les " disciplines " qui remplissent la soi-disant " grammaire profonde " des sémioticiens. On rencontre aujourd'hui en sémiotique partout la notion de *prégnance* qui a été empruntée aux mathématiques de Thom. Ce concept est inspiré par la théorie de la régulation biologique (Lorenz, von Uexküll). On sait que, dans certaines configurations, certaines formes sont *saillantes* et créent ainsi une discontinuité phénoménologique. Ces formes saillantes sont également biologiquement significatives parce qu'elles provoquent des réactions physiologiques et comportementales qui sont d'une très grande importance pour la survie de l'espèce humaine. Ces notions de *prégnance* et de *saillance* ont été introduites en théorie sémiotique, en fait dans la " grammaire profonde " de cette théorie, parce qu'elles semblent marquer une caractéristique fondamentale de la semiosis. Des *prégnances* signitives sont enracinées à une telle profondeur qu'elles peuvent être considérées comme des formes préconscientes ou subconscientes. En fait, la psychanalyse et la théorie des catastrophes comme métathéories se combinent ainsi et permettent

aux sémioticiens actuels d'*expliquer* mieux par une catégorisation en grammaire profonde le phénomène de l'émergence du sens.

On a pu évoquer la *déictique* présentifiant la subjectivité dans le langage. La deixis enracine une séquence discursive dans une situation de *Je/ici/maintenant*. Mais la temporalisation et la spatialisation ne peuvent être que de simples stratégies discursives. Des hypothèses fondamentales concernant la fonction du temps et de l'espace dans le processus de l'émergence de sens ont été formulées par des sémioticiens actuels, entre autres par Claude Zilberberg. On peut positionner la spatialisation et la temporalisation à l'origine même de tout processus significatif : la spatialisation, et plus encore la temporalisation, serviraient alors comme *terminus a quo* radical de l'émergence du sens, et le sujet " profond " ne serait alors rien que le nœud de cette spatialisation/temporalisation. La catégorie de *tensivité* ou de la *tension* n'apporte que la spécification *qualitative* de ce positionnement spatio-temporel. La tensivité est une intensité purement qualitative qui marque n'importe quelle action et interaction, voire n'importe quelle intentionnalité valorisante. Cette tension qui se " traduit " également et de toute évidence au niveau de la grammaire narrative (dans les programmes narratifs des actants et de leur inter-actantialité), est pourtant essentiellement une catégorie " profonde " qui prédique la spécificité de la spatio-temporalisation, non-intentionnelle, voire inconsciente, du sujet énonçant. On voit que la conceptualisation de la profondeur sert à justifier la surface des récits et des discours.

## L'esthétisation de la semiosis

À part cette fascination pour les profondeurs et cette marche théorique vers les origines énonçantes de l'émergence du sens, on découvre, en sémiotique actuelle, paradoxalement un autre type de fascination. Elle est introduite par Greimas lui-même dans son petit livre testamentaire *De l'imperfection*. C'est la fascination pour l'énorme richesse des données sensibles et pour les possibilités inépuisables de notre sensorialité. La semiosis se construit également à partir d'une compétence qui nous est livrée par nos cinq sens, dans leur diversité mais quand même retenus par un corps dont a d'ailleurs l'expérience intéroceptive comme étant le nœud de ces divers canaux sensoriels. Ceci nous protège du danger imminent qui nous fait

considérer le sujet comme un sujet purement *cognitif* –thèse très à la mode dans les sciences cognitives aujourd’hui. La sémiotique des années soixante avait mené jusqu’à une théorie sémiotique des passions, et l’attention prononcée pour l’*aisthèsis* et ses virtualités complexes développe évidemment le thème du sujet énonçant comme être de passions.

\*

\*   \*

Tout comme les années soixante n’appartiennent pas au passé, mais continuent à “ former ” notre fin de siècle, la sémiotique de cette époque-là n’est pas morte ou totalement dépassée. Le grand acquis des années soixante était la grammaire narrative ou la narratologie structurale. Les analyses textuelles de cette sémiotique des récits n’ont rien perdu de leur puissance. Pensons au *Maupassant* de Greimas ou aux *Mythologiques* de Lévi-Strauss. Mais l’apport ne se limite pas à ces analyses de récits. En se transformant elle-même –on a parlé de “ pragmatISATION ” et d’“ esthétisation ” de la sémiotique–, cette sémiotique “ transposée ”, avec tout ce qu’elle a hérité des années soixante, garde une place honorable parmi les sciences sociales et ouvre jusqu’à ce jour des perspectives valables aux théoriciens de la communication.